

## ANALYSES ET COMPTES RENDUS

Presses Universitaires de France | « [Revue philosophique de la France et de l'étranger](#) »

2018/3 Tome 143 | pages 417 à 456

ISSN 0035-3833

ISBN 9782130802365

Article disponible en ligne à l'adresse :

-----  
<https://www.cairn.info/revue-philosophique-2018-3-page-417.htm>  
-----

Pour citer cet article :

-----  
« Analyses et comptes rendus », *Revue philosophique de la France et de l'étranger*  
2018/3 (Tome 143), p. 417-456.  
DOI 10.3917/rphi.183.0417  
-----

Distribution électronique Cairn.info pour Presses Universitaires de France.

© Presses Universitaires de France. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

## ANALYSES ET COMPTES RENDUS

### PHILOSOPHIE GÉNÉRALE (suite)

Emanuele Coco, *Dal cosmo al mare. La naturalizzazione del mito e la funzione filosofica. Sirene, natura e psiche*, Florence, Leo Olschki Editore, coll. « Biblioteca dell'Archivium romanticum », 2017, 132 p., 19 €.

Christophe Colomb, sur le chemin des Amériques, crut apercevoir des sirènes. Il s'agissait en vérité de lamantins. Ramener une légende à un détail éthologique ne lui fait-il pas perdre sa valeur imageante ? Naturaliser un mythe ne lui enlève-t-il pas sa puissance évocatrice ? Le mythe, soutient Emanuele Coco, ne se prête à aucune interprétation objective, à aucune lecture univoque, sous peine de perdre sa force génératrice, sa capacité à parler à notre *psyché*. Une connaissance zoologique peut-elle jamais répondre « aux besoins de l'âme humaine, à ses angoisses, à ses joies possibles » (p. 72) ? Peut-elle éclairer les questions intimes qui inquiètent notre cœur ?

Le *cosmos* d'Hésiode, par exemple, se dérobe à toute approche objectivante, car il est un univers de sentiments et de tendances, où des pulsions comme la convoitise, le désir de vengeance et la ruse gouvernent la vie et mettent l'univers en mouvement (p. 15). Le mythe explore les sentiments pour découvrir quelque chose qui appartient à la vie dans son origine (p. 7). Il n'est pas la transcription d'un réel extérieur, « comme si le monde qui nous entoure était la seule réalité, comme si le monde psychique, avec toutes ses douleurs, ses plaisirs, ses enthousiasmes et les forces qu'il fait naître en nous, ne devait pas être regardé comme une réalité tout aussi tangible et importante ». L'objectivation s'apparente à une véritable « défaillance heuristique » (p. 61).

Or, parmi les philosophes, seuls Schelling et Cassirer ont compris que l'intégration forcée du mythe au monde objectif en banalise la fonction : leur approche du mythe comme authentique formation spirituelle les a posés en précurseurs de la psychologie des profondeurs. Et pourtant, en mettant le mythe en relation avec une réalité externe, avec des forces théogoniques réelles pour ce qui est de Schelling, avec un donné social et culturel pour ce qui est de Cassirer, ils l'ont eux aussi privé de son utilité, qui est de nous mettre en contact avec notre âme la plus profonde, avec la part émotive et créatrice en nous (p. 118). Le mythe ne sert pas à connaître objectivement le monde physique, ni directement ni indirectement, mais il représente la partie de l'âme qui aime à se cacher, le Soi. Certes, l'activité génératrice du Soi se développe au contact de la réalité physique et sociale, mais, en tant

que telle, elle relève exclusivement de la réalité émotive insondable que les néoplatoniciens appelaient âme (p. 117). Quant aux sirènes, elles incarnent précisément le risque que l'on court quand on veut entrer en contact avec cette partie la plus cachée de soi (p. 130).

On apprendra cependant ici assez peu de choses sur les philosophies de Schelling et de Cassirer puisque l'analyse en reste aux déclarations de principe qui attribuent une fonction philosophique au mythe et réduit des monuments comme la *Philosophie de la mythologie* et la *Philosophie des formes symboliques* à leurs dix premières pages. Le refus d'affronter les textes et même de dire un mot sur leur architecture interne (par exemple sur la doctrine schellingienne des puissances et l'histoire des dieux qui s'en dégage) permet alors de transformer facilement les héritiers de la philosophie transcendantale en précurseurs de la psychologie jungienne et d'affirmer qu'il existe chez eux des structures archétypiques ou des *a priori* collectifs, dont on saura là encore très peu de choses. La philosophie positive de Schelling, loin de préparer à une lecture psychanalytique « néoplatonicienne », nous paraît constituer le premier effort qui ait été accompli pour décrire les propriétés structurales du mythe, en même temps que son enracinement dans les expériences originaires de la conscience. Loin de dépendre d'un inconscient collectif ou d'archétypes que l'on invoque sans rien en dire, le mythe relève plutôt, comme le voyait Voegelin, d'une conscience existentielle formatrice d'ordre qui symbolise les expériences concrètes qui ont motivé l'expression des idées à travers l'histoire. Quant à dire que le mythe renvoie à une âme qui se définit par ses besoins émotionnels (l'amour, le désir de s'exprimer, d'être accepté : p. 123), on rappellera simplement que l'analyse moderne des mythes chez Claude Lévi-Strauss et Françoise Héritier s'appuie aussi sur une réhabilitation du corps sensible qui permet d'intégrer de manière autrement plus fine et intéressante les émotions dans la structuration du réel.

Que garder alors d'un livre dont on ne partage aucune des orientations ? Certainement ses pages les plus savantes, comme celles qui rappellent à quel point les nouveaux phénomènes naturels que découvrait la science au début de l'époque moderne ont pu sembler fabuleux aux tenants d'une conception mécaniste du monde. Au niveau de ce que l'auteur appelle des « phénomènes de frontière », mythe et zoologie ont pu sembler être en continuité. Le fantastique a même pu paraître prendre les devants, au point que l'on a cru que les sirènes étaient le fameux anneau manquant vers l'humanisation. Non seulement la culture scientifique s'est trouvée inscrite dans le prolongement de la culture humaniste, mais les humanistes ont aussi trouvé dans le monde naturel des soutiens pour leurs propres thèses. L'étude du polype ou Hydre de Trembley, la découverte de l'irritation, « cette force différente de toutes celles connues », comme le disait Diderot, ont pu faire croire à la proximité du réel et du fantastique, mais elles ont aussi offert à la pensée les métaphores qui lui ont permis de prendre conscience de sa puissance et de sa capacité d'engendrer : « Bayle [...], doué d'une imagination gaie et féconde, en même temps qu'il prouve, il amuse, il peint, il séduit. Quoiqu'il entasse doute sur doute, il marche toujours avec ordre : c'est un polype vivant qui se divise en autant de polypes qui vivent tous ; il les engendre les uns des autres » (*Encyclopédie*, article Pyrrhoniennne, cité pp. 50-52). Il faut donc ici rendre hommage à une belle érudition, en regrettant toutefois que la majeure partie des titres français mentionnés s'ornent d'une coquille (pp. 65, 66, 68, 69...).

Patrick CERUTTI